

L'inconscient avant Freud

Extrait de Jacques Van Rillaer (2019) *Les désillusions de la psychanalyse*. Éd. Mardaga, p. 160-164.
Consulter l'ouvrage pour les références précises.

Laplanche et Pontalis écrivent dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* : « S'il fallait faire tenir en un mot la découverte freudienne, ce serait incontestablement en celui d'inconscient » (p. 197). C'est doublement faux : l'inconscient de Freud n'est qu'une des nombreuses versions de l'inconscient qui circulent avant sa naissance ; il ne l'a pas *découvert* à la manière dont Pasteur a découvert des microbes. Il l'a *imaginé, construit*. Son inconscient, comme d'autres versions, est une spéculation destinée à expliquer des observations.

On n'a pas attendu Freud pour comprendre que nos pensées et nos actions sont en partie déterminées par des processus que nous ignorons ou auxquels nous ne réfléchissons pas. L'affirmation de l'existence de processus inconscients se trouve déjà chez des philosophes et des mystiques de l'Antiquité. Le physicien et historien des sciences Lancelot Whyte a présenté une série d'auteurs qui ont écrit sur les processus inconscients avant Freud. Il note :

« L'idée de processus mentaux inconscients était, pour nombre de ses aspects, une idée concevable autour de 1700, une idée d'actualité autour de 1800 et une idée devenue opérante autour de 1900, grâce aux efforts et à l'imagination d'un grand nombre d'individus dont les intérêts étaient divers. [...] Plus d'une cinquantaine d'auteurs, en ne comptant que l'Allemagne, l'Angleterre et la France, auteurs dont les œuvres sont facilement accessibles, ont contribué pendant deux cents ans — de 1680 à 1880 — à créer un climat de pensée favorable à l'idée d'esprit inconscient ; beaucoup d'entre eux ont fait des études introspectives méthodiques, des expériences de laboratoire, et ont même songé à des applications cliniques » (p. 94s).

Au I^{er} siècle, Sénèque s'interrogeait sur l'origine inconsciente des émotions : « Nous cherchons si les débuts de la colère sont réfléchis ou instinctifs, en d'autres termes si ses mouvements sont voulus ou, comme tant d'autres phénomènes, naissent en nous dans l'inconscient. [...] Notre thèse est qu'elle n'ose rien par elle-même, mais qu'il lui faut l'approbation de l'esprit ; car avoir l'idée d'une offense, désirer en obtenir satisfaction et associer ces deux sentiments qu'on n'aurait pas dû être blessé et qu'on doit être vengé, ce n'est pas le fait d'un élan involontaire » (*De Ira*, II 28).

Au III^e siècle, Plotin estimait que des expériences oubliées agissent sur nos dispositions : « Le souvenir existe non seulement quand on perçoit actuellement qu'on se souvient, mais encore dans les dispositions de l'âme qui suivent les impressions ou les connaissances antérieures ; Il peut arriver que l'âme possède ces dispositions sans en avoir conscience, et elles ont beaucoup plus de force que si elle les connaissait » (*Ennéades*, IV, 4,4).

Au XVII^e siècle, Baruch Spinoza notait que nous ignorons les véritables déterminants de nos comportements : « Les hommes se trompent en ce qu'ils se pensent libres, opinion qui consiste seulement en ceci, qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui les déterminent. Donc cette idée qu'ils ont de leur liberté vient de ce qu'ils ne connaissent aucune cause à leurs actions. Car ce qu'ils disent, que les actions humaines dépendent de leur volonté, ce sont des mots dont ils n'ont aucune idée » (*Éthique II*, XXXV, Scolie).

René Descartes a évoqué le « transfert » inconscient de sentiments dans sa célèbre lettre à Pierre Chanut (6-6-1647) : « Lorsque j'étais enfant, j'aimais une fille de mon âge, qui était un peu louche ; au moyen de quoi, l'impression qui se faisait par la vue en mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui se faisait aussi pour émouvoir en moi la passion de l'amour, que longtemps après, en voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient ce défaut ; et je ne savais pas néanmoins que ce fût pour cela. Au contraire, depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému. Ainsi, lorsque

nous sommes portés à aimer quelqu'un, sans que nous en sachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sachions pas ce que c'est ».

Descartes énonçait ainsi trois thèses concernant les processus inconscients : 1. Des préférences affectives peuvent être conditionnées durablement par une expérience ancienne, pouvant remonter à l'enfance. 2. Ce processus peut demeurer inconscient. 3. On peut se libérer de l'emprise de ce processus pour autant qu'on en prenne conscience et qu'on procède à ce qui s'appelle aujourd'hui une « restructuration cognitive » (« depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut »).

Dans *Les passions de l'âme*, il notait que des expériences de peurs et de dégoût trouvent également leurs racines dans la petite enfance : « Il est aisé de penser que les étranges aversions de quelques-uns qui les empêchent de souffrir l'odeur des roses, ou la présence d'un chat, ou choses semblables, ne viennent que de ce qu'au commencement de leur vie ils ont été fort offensés par quelques pareils objets. [...] L'odeur des roses peut avoir causé un grand mal de tête à un enfant lorsqu'il était encore au berceau, ou bien un chat le peut avoir fort épouventé, sans que personne y ait pris garde ni qu'il en ait eu après aucune mémoire, bien que l'idée de l'aversion qu'il avait alors pour ces roses ou pour ce chat demeure imprimée en son cerveau jusqu'à la fin de sa vie » (1649, § 136).

L'observation et l'étude de processus inconscients ont pris un tour décisif avec les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz, publiés en 1765, un demi-siècle après sa mort.

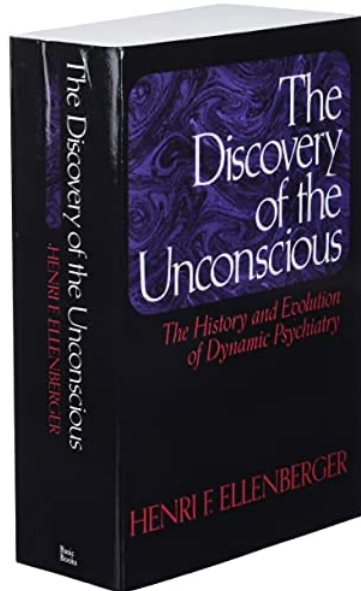
Comme Descartes, qu'il cite, Leibniz pense que des réactions affectives apparemment absurdes s'expliquent par des expériences passées dont le souvenir peut avoir disparu. Il donne une série d'exemples, dont celui-ci : « Il y avait un gentilhomme qui, ayant été blessé peut-être dans son enfance par une épingle mal attachée, ne pouvait plus en voir dans cet état sans être prêt à tomber en défaillance » (p. 231).

Le célèbre mathématicien-philosophe a surtout insisté sur l'idée que nous percevons un grand nombre de choses sans en prendre conscience. Des « perceptions insensibles » ou « petites perceptions », dit-il, ont sur nous un effet que nous ignorons généralement : « Il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage » (p. 38).

Leibniz observe que le champ de la conscience comporte toujours de multiples pensées et que nous ne pouvons pas prendre activement conscience de toutes : « Il faut considérer que nous pensons à quantité de choses à la fois, mais nous ne prenons garde qu'aux pensées qui sont les plus distinguées : et la chose ne saurait aller autrement, car si nous prenions garde à tout, il faudrait penser avec attention à une infinité de choses en même temps, que nous sentons toutes et qui font impression sur nos sens. Je dis bien plus : il reste quelque chose de toutes nos pensées passées et aucune n'en saurait jamais être effacée entièrement » (p. 94).

Enfin il souligne que des processus de pensée demeurent inconscients et que cette inconscience est une condition de notre efficacité : « Il n'est pas possible que nous réfléchissions toujours expressément sur toutes nos pensées ; autrement l'esprit ferait réflexion sur chaque réflexion à l'infini sans pouvoir jamais passer à une nouvelle pensée. Par exemple, en m'apercevant de quelque sentiment présent, je devrais toujours penser que j'y pense, et penser encore que je pense d'y penser, et ainsi à l'infini. Mais il faut bien que je cesse de réfléchir sur toutes ces réflexions et qu'il y ait enfin quelque pensée qu'on laisse passer sans y penser ; autrement on demeurerait toujours sur la même chose » (p. 99).

L'ouvrage le plus érudit sur l'histoire du concept d'inconscient est aujourd'hui encore *À la découverte de l'inconscient* de Henri Ellenberger (932 p. dans l'édition en anglais ; 1016 p. dans l'édition en français). L'auteur écrivait dans la préface à l'édition française : « La notion d'inconscient s'est développée avec une grande rapidité au XIX^e siècle. C'est alors qu'ont surgi les grandes philosophies de l'inconscient (Von Schubert, Carus, Schopenhauer, von Hartmann) et les premiers travaux de psychologie expérimentale (Herbart, Fechner, Helmholtz), sans parler des innombrables recherches de physiologistes, de psychiatres, de magnétiseurs et même de spirites ».



L'idée d'une science psychologique présuppose des aspects du comportement qui échappent à l'attention spontanée. Si nous comprenions tous parfaitement toutes nos conduites, il n'y aurait guère de place pour la recherche psychologique. Les psychologues scientifiques n'ont cessé de s'occuper de deux aspects de l'inconscience : l'absence ou l'insuffisance d'attention accordée à des conduites comme telles et la non-connaissance des véritables causes. Toutefois, leur conception des processus inconscients diffère de l'Inconscient freudien.

[...]

p. 168

Il faut sans cesse rappeler la mise en garde de William James en 1890. Dans son monumental traité de psychologie, il examinait la façon dont Schopenhauer, von Hartmann, Janet, Binet et d'autres avaient utilisé les termes « inconscient » et « subconscient » (il ne citait pas Freud qui, en 1890, n'avait publié qu'un seul article de psychologie ¹). Il concluait : « La distinction entre les états inconscients et conscients du psychisme est le moyen souverain pour croire tout ce que l'on veut en psychologie » (I, 163). Le recours à « l'Inconscient » comme explication universelle est comparable à l'usage d'un marteau que peut en faire un enfant, qui découvre la facilité et le plaisir de donner des coups : n'importe quoi convient n'importe quand. Redisons que personne n'a un accès direct à l'Inconscient. Chacun « interprète » des indices. Les conflits d'interprétation l'ont montré : on peut tirer du chapeau de l'Inconscient tous les lapins qu'on veut.

¹ "Psychische Behandlung (Seelenbehandlung)" : une contribution à une encyclopédie médicale à l'usage des familles. Freud y parle de l'influence du psychique sur le corps (qui explique des guérisons médicales et miraculeuses) et de l'intérêt scientifique et médical de l'hypnose.